

DISCOURS NOUVEAUX, STRUCTURES ANCIENNES ? LE SIDA ET L'IMAGINAIRE.*

Carl Havelange.

On peut se demander pourquoi le SIPS -service d'information psycho-sexuelle- a fait appel à un historien pour prendre la parole sur le SIDA.

Celui-ci, en effet, n'est ni médecin, ni psychologue, ni épidémiologue, ni spécialiste de la santé publique. Par ailleurs, il ne prétend pas non plus connaître dans ses détails le débat scientifique qui concerne le SIDA.

De plus, l'historien apparaît comme le spécialiste du passé. Quel intérêt peut-il donc trouver à s'aventurer dans un domaine dont l'ancienneté ne remonte guère à plus de quelques années et qui se situe aujourd'hui au cœur de la plus brûlante actualité? Que prétend-il pouvoir en dire lui qui, par sa formation autant que par ses convictions, estime que la vraie mesure du changement, la vraie mesure de la réalité, c'est le long terme ? L'unité dans laquelle il se sent à l'aise est celle des siècles. Pour lui, les choses ne changent vraiment qu'à la mesure des lentes évolutions qui, insensiblement, transforment les comportements, les modes de vie, les façons d'être au monde et les représentations.

Double incompétence donc : l'historien semble n'être fait ni pour parler du présent, ni pour prendre position sur des questions médicales dont la portée lui échappe.

À cette double incompétence; je dois à l'exigence de limpidité d'ajouter une double réticence.

Tout d'abord, précisément, le SIDA, on en parle. On en parle même tellement - et surtout de tant de manières - que cette pléthore de mots suscite d'abord l'irritation. Tout le monde - armé souvent d'incompétences analogues à celles qui viennent d'être évoquées - se presse au portillon du discours pour gagner le privilège dérisoire de donner son avis et, peut-être, d'être entendu.

En traversant tous ces discours, toutes ces prises de paroles, le SIDA a charié un ensemble hétéroclite de significations, il s'est chargé d'un poids sémantique qui dépasse, à l'évidence, la simple désignation d'une maladie. Rapidement, le SIDA est devenu une métaphore facile - voire douteuse - qui prétend évoquer en un coup les malaises et les contradictions de notre société.

Lorsqu'on n'est ni médecin, ni psychologue, parler Sida n'est-ce pas malgré soi jouer le jeu de ces raccourcis du langage ? Spontanément on aurait plutôt envie de se tenir en retrait, plutôt que de risquer de participer à cette mise en scène

morbide. à cette théâtralisation malsaine et irresponsable d'un problème qui engage d'aussi près la santé des individus.

Deuxième - et dernière réticence : on le pressent, si, malgré tout on demande à l'historien de parler, c'est qu'on attend de lui qu'il compare le SIDA aujourd'hui aux grandes épidémies d'hier : tuberculose, syphilis, variole, peste, choléra,.... Quelle filiation peut-il donc exister entre ces terreurs d'hier et l'épidémie d'aujourd'hui ? A l'automne du Moyen-Age, la peste a décimé, semble-t-il, à peu près le tiers des populations européennes. Associer, dans un même récit, des maladies aussi différentes, ne serait-ce pas, encore une fois malgré soi, jouer le jeu de la panique et des réactions incontrôlées?

Bien évidemment, aujourd'hui comme hier, la maladie tue; aujourd'hui comme hier, le sens de la vie est contenu dans ce court chemin qui nous conduit tous de la naissance à la mort. Mais nous vivons dans une société qui n'est en rien comparable à la société médiévale, par exemple. Nous vivons dans une société "hyper-médicalisée" comme on dit. De fait, en quelques années, le SIDA a été reconnu et le virus de la maladie identifié avec précision. Il a fallu plus de 400 ans pour identifier l'agent pathogène responsable de la syphilis, plus longtemps encore pour lui opposer des armes efficaces.

En guise de préliminaire, il me semblait important de rappeler ces quelques éléments. Une fois soulignées ces incompétences et ces réticences, on peut se demander de quoi l'historien peut ou veut parler lorsque, malgré tout, il parle du SIDA. Du SIDA en tant que tel, certainement pas, mais bien d'un phénomène qui l'accompagne, sans toutefois se confondre avec lui, et qui, d'un point de vue sociologique, est tout aussi réel, tout aussi manifeste que le SIDA : c'est le discours sur le SIDA. Au-delà des réticences et des hésitations dont il vient d'être question, on peut aussi reconnaître simplement l'existence de ce discours et tenter d'en mieux cerner les contours.

Tout ce qui se sait, tout ce qui se dit sur le SIDA passe en effet, aujourd'hui, par une fabuleuse entreprise de diffusion de l'information. Pas un de nos magazines ou de nos quotidiens, où, depuis quelques années, on ne nous parle de SIDA. Le SIDA est à la fois une maladie et un discours qui détermine toute une série de représentations, voire de comportements, à l'égard desquels on peut prendre telle ou telle position, ou que l'on peut au moins essayer de comprendre. A ce titre, le SIDA appartient pleinement à ce qu'il convient d'appeler - au sens le plus large du terme - la culture du temps présent. Il nous rappelle avec force que la maladie est toujours, aujourd'hui comme hier, l'expression privilégiée de la double appartenance de l'homme : à l'ordre de la nature, d'une part, à l'ordre de la culture, d'autre part.

Mais comment aborder ce discours ? Tout simplement - de manière on ne peut plus empirique - j'ai collecté une série d'articles de presse paru dans quelques grands quotidiens et hebdomadaires belges et français, principalement au cours de

l'année 1985. Collecte empirique et limitée qui devrait être considérablement étoffée : que sont en effet 150 ou 200 coupures de presse dans la masse de ce qui s'écrit et se dit à propos du sida. J'ose espérer qu'il s'agit là d'un échantillon à peu près représentatif de ce qui pouvait se lire au quotidien à une époque toute récente où, chez nous, l'inquiétude à propos du SIDA commençait à se faire plus vive.

J'ai tenté, ensuite, de confronter ces textes aux fragments collectés de manière tout aussi empirique - d'un discours plus ancien. J'ai choisi la syphilis parce que, dans le cortège des maladies anciennes, c'est elle qui se rapproche le plus du sida. L'idéal aurait été, bien évidemment, de confronter des discours strictement analogues. Malheureusement, une telle confrontation est impossible, puisque le "phénomène médiatique" auquel on assiste aujourd'hui n'a pas d'équivalent dans l'histoire. On est donc amené à utiliser des textes plus spécifiquement médicaux. Pas n'importe lesquels cependant : il ne s'agit pas d'écrits pionniers qui trouvent place dans l'histoire des découvertes scientifiques mais, bien plutôt, à la charnière des 18^e et 19^e siècles, de textes de la pratique: encyclopédies, dictionnaires médicaux, traités généraux ...

I. Le discours sur le sida : quelques représentations

A. Le paysage de la peur.

La toile de fond, le paysage sur lequel se détachent les articles consacrés au SIDA est celui de la peur. Mais ce paysage est dessiné de manière très particulière, en demi-teinte pourrait-on dire. Une première lecture donne l'impression d'un discours plutôt posé et sérieux : pas d'appel à la panique.. Au contraire, les réactions d'exclusion des "groupes à risques" qui s'observent - par exemple - aux Etats-Unis sont, généralement, sévèrement condamnées.

L'orchestration journalistique de la peur ne passe pas par des descriptions d'apocalypse. Au contraire, dans cette presse modérée, on lit, à fleur de texte, bien plus d'appels à la raison. Mais les mêmes textes sont à la fois parsémés d'allusions, de remarques, de réflexions qui suggèrent, de manière presque implicite, l'extension possible de l'épidémie : "... CETTE MALADIE QUI CHEZ NOUS N'A PAS (ENCORE) PRIS LA DIMENSION D 'UNE EPIDEMIE" (le Soir, octobre 1985).

L'extension de l'épidémie, toujours, est associée à la possibilité d'un débordement des groupes à risques :

"DANS LES PAYS INDUSTRIALISES, LE SIDA N'AFFECTE JUSQU'ICI QUE CERTAINS GROUPES DE PERSONNES : HOMOSEXUELS, DROGUES PAR INJECTIONS, HEMOPHILES; CEPENDANT, IL EXISTE A L'ETAT POTENTIEL UN RISQUE DE VOIR CETTE MALADIE SE PROPAGER A L'ENSEMBLE DE LA POPULATION PAR DES CONTACTS HETEROSEXUELS" (La Cité, novembre 1985).

L'ambiguïté du discours est constante. Sans cesse, les réflexions dédramatisantes côtoient celles qui, insidieusement, suggèrent l'extension de l'épidémie. Cette ambivalence relève

de ce "que les psychologues appelleraient peut-être des injonctions paradoxales :

"LE SIDA : CETTE PESTE DU 20^e SIECLE, QUI SEMBLE SORTIR TOUT DROIT DU MOYEN-AGE, PROVOQUE DES REACTIONS DE DEMESURE" (Le Soir illustré, novembre 1985).

Comment la peste, image même de la terreur, de la mort et de la destruction, ne provoquerait-elle pas des réactions de démesure? Il faudrait être fou, ou inconscient, dans de telles conditions, pour ne pas se laisser gagner par la peur. Cette mise en scène implicite de la peur passe également par des mécanismes d'associations du sida aux grandes inquiétudes de notre temps.

La guerre nucléaire, tout d'abord :

LES SURVIVANTS D'UN CONFLIT NUCLEAIRE SOUFFRIRAIENT DE MALADIES ETONNAMENT SEMBLABLES AU SIDA, A AFFIRME, AU COURS D'UN COLLOQUE, LE DOCTEUR GREEN, DOYEN DE LA FACULTE DE LA BROWN UNIVERSITY" (Nouvel observateur, octobre 1985).

La caution scientifique renforce l'association, bien sûr, car comment mettre en doute la docte parole d'un personnage aussi éminent que le doyen d'une faculté américaine ? Plus étonnante encore, cette fantasmagorie proposée, elle aussi, par des personnes autorisées, nous dit-on :

"DES SPECIALISTES ONT IMAGINE PAR EXEMPLE LE SCENARIO SUIVANT : LES FONDAMENTALISTES ISLAMIQUES RENVERSENT LA MONARCHIE SAOUDIENNE ET PRENNENT LE POUVOIR DANS TOUS LES PAYS DU GOLFE PERSIQUE. CONSIDERANT LEURS INTERETS VITAUX EN DANGER, LES ALLIES RADICAUX ENTRENT DANS LA DANSE; LE MOYEN-ORIENT DEVIENT UN CHAMP DE BATAILLE; 170 000 FUSILLIERS MARINS AMERICAINS SE DEPLOIENT. MAIS PLUSIEURS CENTAINES D'ENTRE EUX SONT PORTEURS SANS LE SAVOIR, DU VIRUS DU SIDA. LE SANG COULE ET AVEC LUI LA MALADIE SE REPAND. UNE EPIDEMIE GALOPANTE DECIME LA FORCE D'INTERVENTION (La Cité, novembre 1985).

C'est donc sur la poudrière du Moyen-orient, mise à feu par la menace d'un conflit américano-soviétique, qu'éclatera le sida ! En forme de caricature, ces textes sont presque trop beaux tant les interprétations que d'eux-mêmes ils génèrent nous semblent évidentes. Mais ces quelques exemples ne sont pas des exceptions. On pourrait aisément les multiplier et montrer combien ces associations - qui depuis longtemps constituent, sans que nous le sachions, nos lectures au quotidien - charient sur le SIDA des significations que, sur un mode explicite, on prétend par ailleurs ne pas lui attribuer. Le SIDA - ce "cancer du sexe" comme on l'a également appelé (RTBF, 23 octobre 1985) est bien "le mal qui répand la terreur".

B. Les ingrédients du SIDA

Mais qu'en est-il, au fond, du SIDA, Qu'est-ce que c'est que cette maladie ? Quels sont les "ingrédients", les caractéristiques au moyen desquelles, pour l'homme de la rue, la maladie se définit ?

Le SIDA est avant tout une MST qui atteint en priorité certains groupes dits à risques : homosexuels, drogués et, très accessoirement hémophiles. Plus que des individus, les catégories "homosexuels" et "drogués" désignent un ensemble de pratiques déviantes qui, d'une certaine manière, ont toutes trait à la sexualité. Même les drogués, "ces paradis artificiels" qui, comme le disait Jacques Ruffié "NE SONT JAMAIS EXEMPTS D'UNE SEXUALITE INTERDITE" (Le Monde, octobre 1985).

A ces homosexuels et à ces drogués - ou plutôt à ces homosexuels qui peuvent être aussi des drogués ou à ces drogués qui peuvent être homosexuels - il faut ajouter, sur un plan très différent, les Africains, d'une part, les prostituées d'autre part. Sur un plan différent car Africains et prostituées ne sont pas associés aux groupes à risque traditionnels. Ils interviennent à des moments différents du discours, liés à l'origine géographique de l'épidémie. C'est en effet de l'Afrique que nous viendrait le sida. La presse s'est fait l'écho de nombreux travaux qui illustrent cette "piste africaine". Le problème s'est posé comme suit : on a découvert qu'un nombre très élevé d'Africains, principalement en Afrique Centrale, étaient porteurs du virus du sida. Cette constatation a été faite notamment dans les milieux de la prostitution et révèle, qu'en Afrique, le SIDA peut atteindre dans des proportions équivalentes la population masculine et la population féminine. La présence du virus chez un grand nombre de prostituées suggère également la possibilité d'une nouvelle extension de l'épidémie par cette voie :

"SELON UNE HYPOTHESE POSSIBLE" écrivait le Pr. Luc MONTAGNIER, "NOUS SOMMES SIMPLEMENT EN RETARD SUR L'AFRIQUE ET ON POURRAIT ASSISTER A UNE DIFFUSION IRRVERSIBLE DE LA MALADIE, NOTAMMENT PAR LES PROSTITUEES" (Le Vif, mai 1985).

Ainsi l'Afrique serait, d'une part, à l'origine de la première vague épidémique et, d'autre part, à l'origine d'une extension sans précédent de l'épidémie et du débordement des groupes à risque traditionnels.

Par ailleurs, on s'est également interrogé sur la manière dont le SIDA a été transmis aux populations africaines. Le problème a été abordé dès le mois d'avril 1985, à Atlanta, où un congrès a réuni plus de 2000 chercheurs pour parler du SIDA. Mais, chez nous, c'est surtout à l'occasion d'un autre colloque, tenu à Bruxelles en novembre 1985, que les mécanismes d'apparition du SIDA chez l'homme ont été révélés à un large public de scientifiques et de journalistes. C'est l'époque, où l'on a commencé à parler du fameux singe vert ;

"DES CHERCHEURS AMERICAINS (...) ONT PROUVE QUE LES SINGES VERTS, TRES REPANDUS EN AFRIQUE, HEBERSENT UN VIRUS TRES PROCHE DE CELUI DU SIDA. OR LES SINGES GRIFFENT, MORDENT ET FONT PARTIE DE L'ALIMENTATION DES AFRICAINS. LES CHERCHEURS PENSENT DONC QUE LE VIRUS A PU SORTIR DE SON RESERVOIR ANIMAL ET QU'UNE MUTATION A PU SE PRODUIRE A LA FAVEUR DE BOULEVERSEMENTS ECOLOGIQUES. (DISFONCTIONNEMENT, EXODE RURAL MASSIF, URBANISATION GALOPANTE) (La Libre Belgique, octobre 1985).

Remarquons au passage la nouvelle association du sida avec les "bouleversements" qui affectent le tiers-monde - autre peur du monde contemporain - mais retenons surtout cette hypothèse du singe vert, dont on connaît le succès qu'elle a obtenu. Et retenons aussi les termes qui sont employés, ces "singes qui griffent, mordent et font partie de l'alimentation des Africains". Retenons surtout, selon ce scénario, que le virus du SIDA serait passé du singe à l'homme noir et de l'homme noir à l'homme blanc. Retenons enfin, pour nous résumer, les trois éléments principaux qui, pour celui qui lit son journal ou son hebdomadaire habituel, caractérisent le sida :

1. Circonstances de l'apparition de la maladie : la transmission du singe à l'homme.
2. Son origine géographique : l'Afrique.
3. Circonstances de la diffusion de la maladie : des pratiques sexuelles généralement perçues comme marginales, sinon déviantes

A ce stade, on pourrait évoquer toute une série de réactions d'intolérance et d'interprétations douteuses qui ont été formulées à l'occasion du sida. Mise à l'écart des homosexuels, prises de position racistes ... A cet égard, notre presse modérée est unanime pour condamner l'intolérance. Ici encore, sur le mode explicite, on retrouve les mêmes appels à la raison :

"AUTRE ERREUR PSYCHOLOGIQUE A EVITER : FAIRE DE LA PISTE AFRICAINE UN NOUVEAU PRETEXTE RACISTE. SI CE GENRE D'ETUDE (...) A LE MERITE DE FAIRE SORTIR LE SIDA DE SON "GHETTO HOMOSEXUEL", IL SERAIT NAVRANT QU'ELLE ABOUTISSE A JETER L'OSTRACISME SUR LES PERSONNES, MALADES OU NON, QUI SONT ORIGINAIRES D'AFRIQUE". (le Soir, novembre 1985).

2. Le discours sur la syphilis

On peut essayer, très modestement et très sommairement, de faire pour la syphilis une opération analogue à celle que nous venons de faire pour le SIDA : repérer quelques caractéristiques principales de la maladie, telles qu'elles apparaissent à la fin du 18^e et au début du 19^e siècle. Inutile, tout d'abord, de préciser que la syphilis est, elle aussi, une maladie qui effraye : comme l'écrit un médecin de l'époque :

"LA SYPHILIS A LE PLUS MAUVAIS RENOM DU MONDE; ELLE EST PAR EXCELLENCE LE MAL QUI REPAND LA TERREUR". Les citations qui suivent sont extraites du Dictionnaire des Sciences Médicales par une société de médecins et de chirurgiens (60 volumes, Paris, 1812 - 1822) et du Dictionnaire de Médecine de l'Encyclopédie méthodologique (13 volumes, Paris, 1787 - 1830).

D'autre part, la syphilis se caractérise par des manifestations morbides assez analogues à celles du SIDA; elle atteint

l'individu dans toute son intégrité : des affections cutanées, elle s'étend au système nerveux et peut facilement conduire à la mort. Par ailleurs, ses phases d'apparition et de réapparition en font une menace permanente :

"LA SYPHILIS EST UNE MALADIE CONTAGIEUSE QUI SE GAGNE EN TANT DE MANIERES, QUI SE PRESENTE SOUS DES FORMES SI VARIEES ET SI MULTIPLES, QU'ELLE N'EST PAS SUSCEPTIBLE DE DEFINITION PHILOSOPHIQUE".

C'est aussi, comme nous disons aujourd'hui, une MST, explicitement reconnue comme telle :

"LE MOYEN DE PROPAGATION DE LA SYPHILIS LE PLUS COMMUN EST INCONTESTABLEMENT CELUI DES PARTIES SEXUELLES DANS LE RAPPROCHEMENT DES DEUX SEXES, PARCE QUE C'EST DANS CES PARTIES QUE LE VIRUS FIXE LE PLUS COMMUNEMENT SON SEJOUR, PARCE QUE CES PARTIES SONT TOUJOURS OU PRESQUE TOUJOURS HUMECTEES, PARCE QUE L'EPIDERME QUI LES RECOUVRE EST TENDRE ET MINCE, PARCE QUE LES ORGANES RESTENT LONGTEMPS EN CONTACT".

Les médecins se sont également beaucoup interrogés sur l'origine géographique de la syphilis. L'opinion la plus généralement admise est que la maladie aurait été importée de l'Amérique par Christophe Colomb. C'est la "thèse colombienne" qui alimente des débats sans fin. Autre explication : la maladie aurait existé avant, mais aurait été, jusqu'au 16^e s, confondue avec d'autres affections cutanées, principalement la lèpre. Or la lèpre est une maladie qui est également censée avoir trouvé son origine au delà des frontières de l'Europe :

"CETTE AFFREUSE MALADIE, QUI A EU SON BERCEAU SUR LE SOL BRULANT DE L'AFRIQUE, AU BORD DU NIL ET DU SENEGAL, N'A T'ELLE PAS FAIT, POUR AINSI DIRE, LE TOUR DU GLOBE ?

Ainsi, l'une ou l'autre de ces explications nous renvoie dans de bien lointaines contrées : Afrique et Amérique. Terres par excellence de la barbarie, de la sauvagerie, du désordre, de l'absence de civilisation. Toute l'anthropologie de cette époque, profondément imprégnée de l'idéologie du progrès, repose sur un principe hiérarchique de cet ordre. Hiérarchie des races et des cultures qui, insensiblement, conduit de la barbarie à la civilisation, de l'Afrique à l'Europe, de l'homme noir à l'homme blanc. Au début du XIX^e siècle, ces images sont sans ambiguïté et, pour ainsi dire, unanimement partagées. Bientôt les développements de la biologie et de l'anthropologie évolutionnistes leur donneront encore plus de force, encore plus d'impact.

De même, le caractère sexuellement transmissible de la syphilis nous renvoie directement à des images de la sexualité qui sont, elles aussi, dépourvues d'ambiguïté et très précisément exprimées. Il existe une véritable physiologie de la sexualité qui, en l'absence de toute référence religieuse, s'inscrit dans une interprétation laïque de la nature des choses :

"DE TOUTES LES FONCTIONS, LA PLUS IMPORTANTE, LA PLUS AGREABLE POUR L'HOMME, ET CELLE POUR LAQUELLE IL PARAIT SPECIALEMENT AVOIR ETE CREE, C'EST LA GENERATION : C'EST ELLE QUI DEVIENT EN

QUELQUE SORTE, POUR LUI UNE SOURCE FECONDE D'IMMORTALITE, C'EST POUR ELLE AUSSI QUE LA NATURE SEMBLE LUI AVOIR INSPIRE L'ATTRAIT LE PLUS PUISSANT" - CEPENDANT, "LA OU SE TROUVE L'ABUS DU PLAISIR, LA TOUJOURS LE MAL COMMENCE. UN HOMME NE DOIT AVOIR QU'UNE FEMME, COMME UNE FEMME NE DOIT AVOIR QU'UN HOMME. CETTE LOI PARAIT ETRE CELLE DE LA NATURE, PUISQUE LE NOMBRE DES FEMELLES EST A PEU PRES EGAL A CELUI DES MALES".

La suite du texte établit les règles du mariage et de la sexualité telles que les dictent les lois de la nature. S'il existe une physiologie de l'amour, il en existe également une pathologie : toutes les pratiques qui s'écartent des règles prescrites par la nature conduisent à la maladie, voire à la mort. Parmi ces crimes contre-nature, la sodomie :

"CE COIT INFAME, POUR L'ACCOMPLISSEMENT DUQUEL L'HOMME DEPRAVE PREFERE, A L'ORGANE DESTINE PAR LA NATURE A RECEVOIR LA LIQUEUR FECONDANTE DU MALE, CET ORGANE VOISIN OU S'OPERE LA PLUS DEGOUTANTE DES EXCRETIONS DU CORPS HUMAIN".

Ici aussi, on pourrait multiplier les exemples : que l'on songe notamment à la masturbation qui conduit à la langueur ou à la mort tant de jeunes gens au XIX^e s. La syphilis est bien sûr associée à ce thème comme conséquence, trop souvent inéluctable, des dérèglements sexuels de tous genres. Ainsi s'ajoute ou se substitue à l'ancienne idée de châtiment divin - comme cause des maladies - l'idée d'une "punition naturelle", pourrait-on dire, infligée aux déviants.

Pour terminer, évoquons rapidement un texte qui enrichit la compréhension que l'on peut avoir de la maladie. Il s'agit d'un inventaire des explications qui ont été données depuis le XVI^e s pour rendre compte de l'apparition de la syphilis :

"BEAUCOUP DE MEDECINS ITALIENS ET ESPAGNOLS FIRENT INTERVENIR LA DIVINITE ET CONSIDERERENT LA MALADIE COMME UNE PUNITION DU CIEL POUR LES CRIMES COMMIS, ET COMME UN AVERTISSEMENT SEVERE AUX HOMMES DE NE PLUS SE LIVRER AU LIBERTINAGE EFFRENE AUQUEL ILS S'ABANDONNAIENT SANS MESURE. () MAIS (...), MALGRE LE DANGER IMMINENT D'UNE MALADIE SOUVENT CRUELLE, QUELQUEFOIS MORTELLE, LES HOMMES N'ONT POINT ETE RETENUS ET SE SONT PRECIPITES DANS L'ABÎME DE LA CORRUPTION.
(...) JEAN LINDER SUPPOSE QUE LE MAL VENERIEN A ETE PRODUIT PAR L'ACCOUPEMENT D'HOMMES AVEC DES SINGES; VAN HELMONT, PAR L'ACCOUPEMENT D'HOMMES AVEC UNE JUMENT QUI AVAIT LE FARCIN, JEAN MANARD, PAR LE COMMERCE D'UN CHEVALIER LEPREUX AVEC UNE COURTISANE EN REPUTATION (...), LEONARD FIORAVENTI, PAR DES PATES ET AUTRES METS DANS LESQUEL ENTRAIT LA CHAIR HUMAINE. CET AUTEUR AJOUTE, POUR PROUVER SON ASSERTION, QU'IL A NOURRI DES CHIENS AVEC LA CHAIR D'AUTRES CHIENS, ET QU'IL EST RESULTE DES CROUTES, DES PUSTULES CHEZ CEUX QUI AVAIENT AINSI ETE NOURRIS."

Ces explications sont bien entendu rejetées en ce premier tiers du XIX^e s Mais le problème n'est pas là. La question est plutôt de savoir à quelles images renvoient ces explications imaginaires : d'abord à l'idée d'une punition divine qui sanctionne le libertinage. Mais ensuite, dans la deuxième

partie du texte, on trouve des scénarios plus inattendus. En fait ils désignent surtout deux types de pratiques : bestialité et anthropophagie, c'est-à-dire les principaux tabous culturels qui expriment par excellence l'idée de la contre-nature. L'étiologie imaginaire de la maladie renvoie aux images de la contre-nature de la transgression.

VERS UNE CONCLUSION

Syphilis et SIDA. Les quelques repérages qui précèdent permettent d'identifier des thèmes analogues dans l'un et l'autre discours. Lointaines origines géographiques, pratiques sexuelles marginales ou déviantes, commerce de l'homme et de l'animal, évocation de la contre-nature. Certes, les langages sont différents. Aux descriptions de nos journalistes s'oppose la couleur des textes anciens. A deux siècles de distance, ceux-ci nous paraissent saturés de sens et de symboles.

Expliquer que la maladie s'est transmise du singe à l'homme à l'occasion de la mutation d'un virus n'est évidemment pas dire, comme Jean Linder le soutenait au XVI^e s, qu'elle fut produite par "l'accouplement d'hommes avec des singes". La confrontation devrait dès lors s'arrêter ici. Que peut-on conclure, en effet, de quelques mots, de quelques idées, de quelques configurations communes rencontrées au hasard de lectures aussi diverses ? Il semble que les significations culturelles contenues dans les textes anciens sur la syphilis ne peuvent être ramenées à ce qui se dit, aujourd'hui, à propos du sida. /re

Il y a quelques mois, pourtant, j'eus la surprise, en assistant à une conférence d'information sur le SIDA de voir l'orateur clôturer son exposé en présentant la diapositive d'un jeune garçon étendu dans un lit à côté d'un petit singe. Anodine plaisanterie, certes, destinée à détendre un auditoire fatigué par une longue digression sur les modes de transmission du SIDA. Commerce de l'homme et de l'animal, contre-nature. L'année dernière, il paraît que dans l'entourage de Jean-Marie le Pen, on était convenu que le SIDA résultait "des coupables amours de Zaïrois avec le singe vert" (rapporté par le Journal du Médecin, mai 1987). Bestialité, contre-nature.

On pourrait, ici aussi, multiplier les exemples et montrer combien fortes peuvent être certaines associations. Racisme, intolérance, contre-nature. Le SIDA, comme la syphilis, nous est apporté par l'autre, ce barbare qui toujours menace l'ordre des choses. Le paysage de la peur génère des associations incontrôlées. Les outrances d'un homme politique, les maladroites d'un journaliste, des mots simplement placés les uns à côté des autres, révèlent ou réveillent un imaginaire que l'on retrouve enfoui dans la poussière des vieux textes. Homosexualité, bestialité, anthropophagie, contre-nature.

Discours nouveaux, structures anciennes ? On ne peut terminer que sur une question ou sur une intuition. le discours contemporain sur le SIDA ne serait-il pas traversé par le même

imaginaire que celui que l'on reconnaît avec plus d'évidence dans les textes anciens ? Et, au-delà de l'inquiétude qui s'y formule, ne traduit-il pas le malaise d'une société qui croit avoir assumé toutes les différences, mais qui vit encore des représentations du monde et des certitudes à partir desquelles il y a longtemps, elle s'est construite ?

* Conférence donnée à Liège, à l'occasion d'une journée d'étude organisée par le SIPS, 9, rue soeurs de Hasque, 4000-Liège, le 3 juin 1988, sur le thème "Le sida, l'amour et les jeunes".